

qui pleurait, sans pouvoir lui cacher ses larmes, elle dit :  
— Je te laisse mon cœur multiplié dans nos enfants, et je te rends ton ami.

Louis n'entendait pas ; elle le força d'entendre.

— Sais-tu pourquoi M. Saint-Lyé est parti sans retour ; pourquoi il est devenu joueur ? C'est qu'il m'avait aimée en même temps que toi ; c'est que je ne l'aimais pas ; je l'avais refusé, quand tu as fait ta demande. Il comptait sur ton amitié pour supporter mon refus. En apprenant que je t'aimais, il eut peur d'être jaloux, et s'est éloigné. Il a joué pour ne plus penser à nous. Va ! puisqu'il se ruine, c'est qu'il est toujours fidèle, au fond, à ton amitié, dont il n'a pu se débarrasser... Le mal était sans remède ; si je te l'avais dit, qu'aurais-tu fait ? Bien souvent, j'ai cru que tu l'avais deviné. Ta compassion l'eût humilié, sans le guérir. Il t'aidera à me pleurer, tu le retrouveras ; tu le retrouveras !

Louis pleura seul la femme charmante qu'il perdait et, quand son deuil eut pénétré assez profondément sa vie, pour qu'il n'eût plus à craindre la surprise des larmes, il se mit à la recherche de son ami, dont il avait reçu une lettre contrainte à l'annonce de son malheur.

Il le rencontra à Venise, se jeta dans ses bras, et, sans un mot d'explication, les deux amis retrouvèrent cette belle amitié qu'une douleur partagée, mystérieuse, alimentait et faisait s'épanouir.

Louis parla peu de son deuil, et Albert ne lui en parla pas. Mais, aux regards dont le joueur décavé enveloppait le mari désespéré, celui-ci comprenait tout le poème de cette immolation d'un cœur discret que la passion du jeu avait flétri sans le dépraver, et en qui revenaient les compassions tendres, les intuitions infinies.

Ils voyagèrent ensemble ; Albert eût peut-être voulu masquer sa ruine ; mais elle était trop apparente, et il finit par en convenir.

Un jour, sept ou huit mois après leur réunion, comme ils étaient à Nice, Louis devina que le pauvre Albert se débattait, pour ne pas abandonner à ses créanciers, à ses usuriers la dernière épave de sa fortune.

C'était un beau jardin aux portes de la ville natale, que son père avait enrichi de plantes rares, où des terres chaudes entretenaient la flore du pays du Midi. C'était le jardin où sa mère avait rêvé, où il avait joué !

Il ne voulait pas le vendre, sans cette vente il ne pouvait payer ses dettes. Il était agité, tourmenté, nerveux, méchant. Un homme était venu, dépêché par un notaire de P..., pour le décider, et le maladroit avait imprudemment apporté dans une boîte un bouquet cueilli dans le jardin à vendre, quelques fleurs d'oranger.

Louis, qui avait entendu une conversation orageuse entre le clerk de notaire et son ami, pressentit qu'Albert se tuerait, s'il vendait son jardin.

Plusieurs fois, il avait essayé de lui faire des offres ; Albert les avait toujours repoussées. Ce jour-là, il se garda bien de les renouveler ; mais il fut plus gai que de coutume, et Albert, pour dissimuler son trouble, affecta aussi une belle humeur ironique.

Ils se promènèrent, dinèrent, moins sobrement et, après dîner, allèrent au cercle.

Albert Saint-Lyé avait à la boutonnière la fleur d'oranger ; on jouait, ils regardèrent jouer.

— Veux-tu faire une partie ? demanda Louis.

— Je n'ai plus rien à perdre, répondit Albert avec un rire singulier.

— Ne jouons rien, alors.

— Alors, ne jouons pas.

— Tiens ! reprit Louis, comme s'il s'avisait tout à coup d'une découverte, j'ai dans ma poche un autographe pour ma collection ; je te le joue contre ton bouquet.

Albert porta la main à sa boutonnière, comme pour défendre sa fleur, puis souriant tristement :

— Je veux bien, à une condition, c'est que si tu gagnes tu garderas toujours cette pauvre petite fleur.

— A ton tour tu vas me jurer de ne pas brûler ni déchirer mon autographe.

— De qui est-il ?

— Si je te le montrais, tu le trouverais peut-être inférieur à ton bouquet. C'est d'un de nos plus féconds écrivains.

Albert hésita ; puis surexcité, un peu gris de son chagrin et des vins du dîner, il s'assit brusquement à une table, prit un jeu de cartes et en déchirant la couverture :

— A quoi jouons-nous ?

— A l'écarté.

Il y a toujours des témoins d'une partie, dans un cercle ; on regarda celle-ci. Elle ne dura pas trop longtemps. Louis voulait perdre, et il perdit.

— Veux-tu ta revanche ? demanda le joueur qui se sentait repris de son vice.

— Non, non, en voilà assez, je n'ai plus d'autographes à jouer.

Louis présenta alors à son ami l'enveloppe qui enfermait son enjeu.

Albert la déchira et en tira une traite de quelques centaines de mille francs sur Rothschild. Il se dressa d'un bond, frémissant.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Nieras-tu que ce soit l'autographe d'un écrivain répandu ?

— Je n'en veux pas !

— Tu n'es pas libre de le refuser.

— C'est un piège ou une plaisanterie.

— Si j'avais gagné, je prenais ton bouquet.

— Une fleur contre une fortune ?

— O-é donc me dire que tu n'estimes pas ces fleurs autant qu'une fortune, plus que ta vie ?

Albert rougit, passa la main sur son front.

— Si un autre que toi me faisait cette offre, je le souffletterais.

— Comme au collège, n'est-ce pas ?

— Ah ! Louis ! Louis !

Il se débattait contre des tentations d'orgueil, de vanité. La présence des témoins le faisait souffrir. Mais ce fut cette souffrance même qui la dompta. Tout à coup, il s'apaisa, et détachant la fleur de sa boutonnière :

— Tiens mon ami, tu as gagné, dit-il au perdant.

Puis ils s'embrassèrent devant tous les membres du cercle qui trouvèrent cela très beau.

Le jardin n'a pas été vendu, et les amis ne se sont plus séparés.

Lequel était le plus aimant des deux ?

LOUIS ULBACK.